

Bibliothèque numérique

medic@

**Le Baillif de la Rivière, Roch.
Sommaire defence de Roc Le Baillif
sieur de La Riviere Conseiller et
Medecin ordinaire du Roy et de
Monseigneur Duc de Mercoeur, aux
demandes des docteurs, et faculté de
medecine de Paris**

*Paris, 1579.
Cote : 39580 (3)*



(c) Bibliothèque interuniversitaire de médecine (Paris)
Adresse permanente : <http://www.bium.univ-paris5.fr/histmed/medica/cote?39580x03>

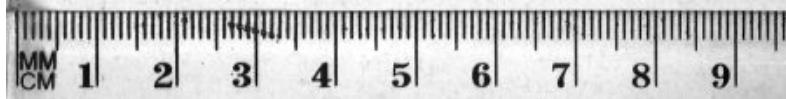
SOMMAIRE
DEFENCE DE ROC
LE BAILLIF SIEVR DE
LA RIVIERE CONSEILLER
& Medecin ordinaire du Roy &
de Monseigneur Duc de Mer-
cœur, aux demandes des do-
cteurs, & faculté de me-
decine de Paris.

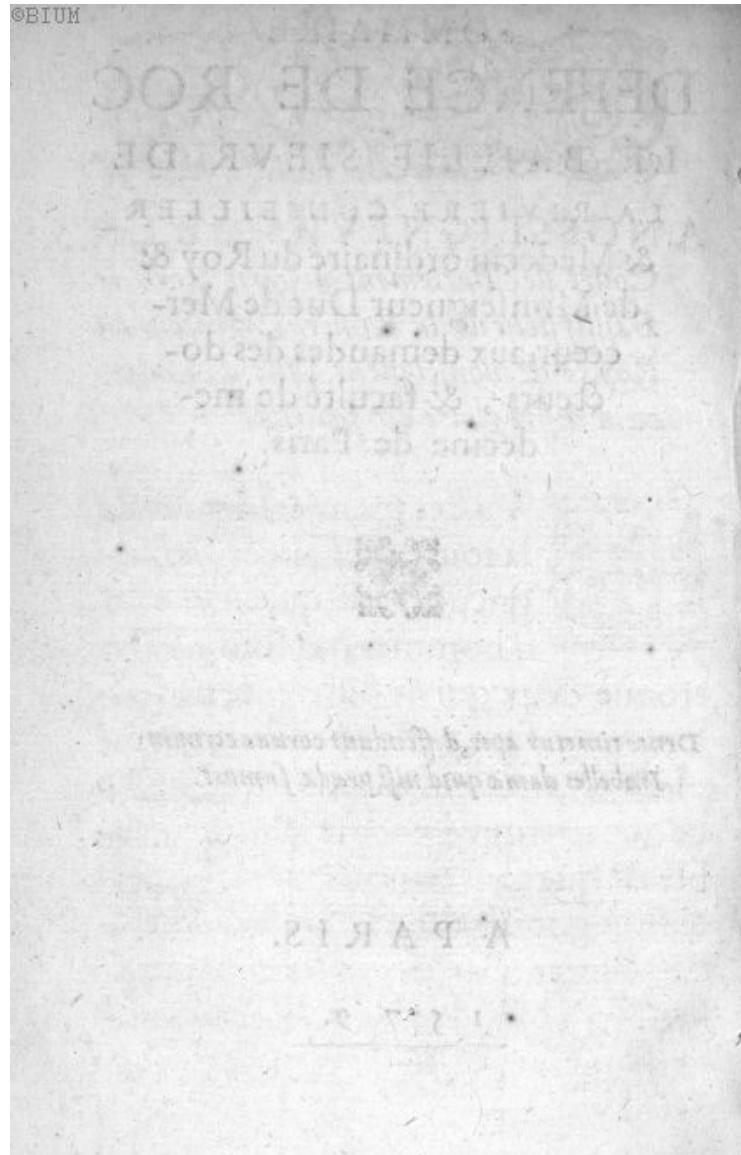


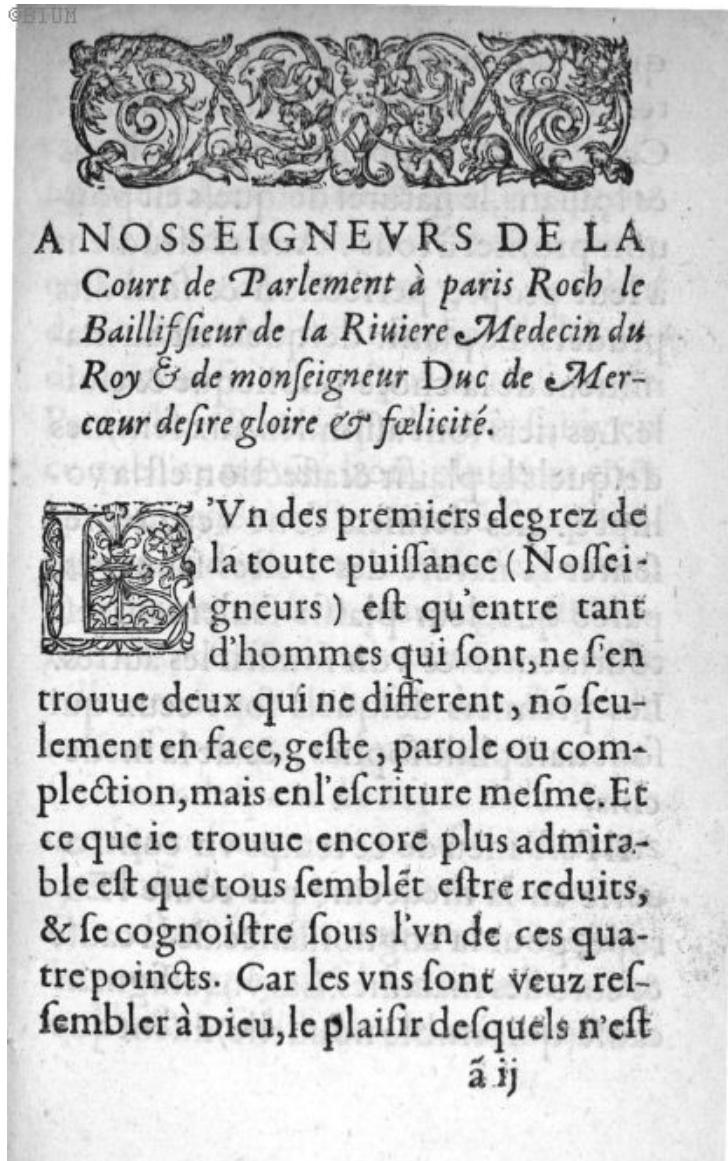
*Dente timetur aper, diffidunt cornua ceruum:
Imbelles damæ quid nisi præda sumus?*

A PARIS.

1579.







qu'en la speculation des choses hau-
tes & secrètes, & actionner en vertu.
Ceux cy sont appellez sages ou bons
& sçauans, le naturel desquels est pou-
voir profiter à tous. Autres estudient
à leur propre perfection & sont dits
prudēts. Le plaisir desquels est au ma-
niment de la chose publicque & ciui-
le. Les tiers sont assimilez aux femmes
desquels le plaisir & affection est la vo-
lupté. Les derniers sont veuz repre-
senter la nature des bestes sauvages,
parce que leur plaisir seulement est
tourmenter & voir souffrir les autres.
Les premiers desquels sont ceux qui
sont naiz philosophes, & de la mede-
cins.

Il s'est meu de ce temps vn contro-
uerse en la medecine par toute l'Eu-
rope, pour la cognoissance de la cause
& cure des maladies. Les vns assignans
cause (qui semble nouuelle) disent que

plusieurs meurent pour n'estre cognu
le mal, les autres respondēt que le mal
est assez cognu: mais qu'il en faut pas-
ser par là. L'experience qui est la preu-
ue de la science doit estre iuge entre
eux. Aussi a elle enfanté grād nombre
de doctes, en la reformation de la me-
decine mise en ieu par le tres-docte
Paracelse: Pour lequel auoir suiuy en
ce que i'ay trouué bon, plusieurs criēt
apres moy, & à ceste occasiō suis pour-
suiuy par deuant vous (Messigneurs)
sous pretexte d'vn priuilege afin d'e-
stre empesché de tel exercice en ceste
ville: en laquelle ie suis à la suite de
mes affaires, par de grans parties accu-
sé, & aux despens d'eux, & de la vie de
quelques seruiteurs, iustifié. Mais puis
qu'ainsi est, & afin de ne demeurer en-
cheuestré des calomnies medicinales,
le vous supply tres-humblemēt croire
qu'il est tres-difficile, aux argumens si

á iij

cruds , faictz sur vne doctrine de tel poix , de contenter ceux qui en iugēt , que preallablement le subiect d'icelle ne soit entendu: Ce qui ne se peut sans premier en discourir : chose qui m'a esté impossible à cause des interruptions qui m'ont esté faictes . Occasion en partie que i'ay escrit ce petit traicté , qui pour moy parle à vostre authorité , pour luy faire cognoître par l'expériēce , que la rethorique ny beau discours , encors moins les subtils argumens , ne font la verité de la chose , & ne guarissent les maladies , mais les remedes mesmes : ioint que vostre presence estonne les plus assiez . Et pour n'estre veu tel , ne si ignorant , que deuant vous ie suis accusé : Vne chose ie requiers de vo^z , qu'il me soit permis monstrer en public , ou par raison , ou effect , ou tous deux enséble ; que la Goutte , Hydropisie , Epilop-

CELIUM
sie, Paralysie, Phthisie, grauelle & fieb-
ure quarte sont curables , n'ayant que
le mal à combatre. Combien que plu-
sieurs en ceste ville & aux champs , le
peuuent en eux tesmoigner . Je vous
supply tres-humblement cependant
prendre en bōne part , & croire que si
n'estoit mon deuoir faire valoir pour
le bien public ce que i'ay de don de
Dieu , & pour me iustifier , & mon-
strar qu'ainsi que la Loy n'est que rai-
son escripte qu'aussi la Medecine n'est
que la representation de l'experience.
Je n'eusse entreprins la defence de ce-
ste cause.

Le pry Dieu messeigneurs vous pre-
seruer de la Iurisdiction medicinale
de Paris ce quinziesme Iuillet. 1579.

à iiiij

S V R L E CALOMNIEVX
TRAITTE FAIT CONTRE
le sieur de la Riuiere.

CE n'est pas d'aujourd'huy que l'aucugle ignorâce
Combat obstinement les bons espris de France:
Ce n'est pas d'aujourd'huy que l'on voit des espris
Qui contre l'ignorance ont dressé leurs escris.

De tout ce que le ciel cerne, tourne & embrasse,
De tout ce que contient & porte ceste masse,
Et bref de l'uniuers l'effect plain de vertu
Touſiours par l'ignorance a eſt  combattu.

Mais d'un diuin demon qui luy eſt aduersaire,
A touſiours enfant  le remede contraire:

Nous a ouuert l'esprit & d'un ray gracieux
Chass  le faux nuau qui deceuoit nos yeux

France tu le peus voir & si tu n'es band e ,

Tu connois les erreurs ou l'on t'auoit guid e ,

Non pour te violer, non pour rauir encor

De ton sein d'espoill  les richesses & l'or:

Car cela seroit peu & ta force rauie

Se pourroit reflabrir en conseruant ta vie.

Mais pour te ruiner & par mille moyens

Meurdir dedans ton flanc tes propres cytoyens,

T'acabler tout a coup & sous une nuce

D'ignorance acabler la France d'esnuee

Ie ne t'en diray point la cause & la raison,
 Tu as dedans tes mains le vray contrepoison,
 Vses en si tu veux vers toy tu es coupable
 Si te pouuant aider tu te rents miserable.
 Le Dieu aux blons cheueux dont les yeux reluifans
 Changent, font & refont l'entresuite des ans:
 A peine n'aiffoit il qu'un Pithon miserable
 Courrant sept lieues de terre & de meurtre effroyable
 S'ataqua contre luy, & toutesfois en fin
 Il surmonta sa force & en vint à la fin.

*Qui estoit ce Pithon? Rien sinon l'ignorance:
 La terre qu'il couuroit n'estoit que l'abondance
 De ceux qui enyures d'ignorance & d'erreur
 Mesprisent la science & ingent par fureur.*

*Tels l'on voit aujourdhuy, ceux la mon la Riniere
 Qui sans sçauoir pourquoy aboient talumiere
 Sataquent contre toy & venent bien semer
 Leurs cartels venimeux, sans oser se nommer.*

*Vrayment ils ont raison car si la medecine
 Est comme elle est aussi vne chose diuine
 Il faudroit corriger leur esprit esuente
 Comme ayant attenté sur la diuinité,
 Sacrileges qu'ils sont qui osent entreprendre
 De parler d'un sçauoir qu'ils ne peuvent comprendre
 Qui est venu des Dieux & d'ont l'heureux effort
 Combat & la fortune & le temps & la mort.*

Hippocrate ou es-tu si tes manes heureuses

*Pouuoyent en rassemblant leurs reliques poudreuses,
Voir encore les cieux, que diroient tes espris
Voyant en tant de pars dechirer tes esris?*

*Auouerois tu bien ceux qui vuides de science
Nient des corps d'en haut la celeste influence?
Ie suis certain que non : car tu connoissois bien
Que sans les corps d'en haut ceux d'icy ne sont rien*

*Auouerois tu bien ceux dont l'ardeur traſportée,
Va deschirant tes os ainsi que d'un Panthée?*

*Auouerois tu bien ceux qui deſſous un faux nom
Feignant t'entendre bien, corrompent ton renome?*

*Sors hors de ton tombeau, & vengeāt telle iniure
Foudroye courageux leur parole pariure:
Ils offendrent ton ombre & l'offengant ainsi,
La santé & la vie est offendee aussi.*

*Heureux fils d'Apollon qui d'une main divine
Exerceſaintement l'art de la medecine,
Ne pensés que pressé d'un violent courroux
Mes propos & mes vers s'adrefſent contre vousſi
Ie ne veux eſtre tel & en ma conſcience
I'adore conſtamment vous & vostre conſcience.*

*Ie ne parle qu'à ceux qui ſans dire leur nom,
Feignant faiuure vos pas, tachent vostre renome:
Qui ne ſont rien que vent, & de vaines parolles
Empliffent le pourpris de vos doctes escoles.*

*C'eſt à vous à venger leur langue qui mesdit,
A tracer les propos qu'ils ont meschamment dit,*

*A rompre leur bourgeon, qui s'il prend accroissance
Du tige naturel ostera la puissance.
Je croy vous le ferez, & vostre oeil arresté
Cognoistra à la fin quelle est la verité.
Reprens donc tes espris, prens cœur mon la Riviere
L'ignorance ne peut accabler ta lumiere
Ton nom viura touſiours, & ton docteſſauoir
Malgré tous ces causeurs luisant ſe fera voir.
* Ce n'est qu'un apprentif qui crie en ceste sorte,
Mais toy en respondent par vne voix plus forte
Tu fais voir ton esprit, corrigéant doucement
Par un docte traicté leur peu de iugement
Aumoins apprendront-ils qu'en vne bonne école
L'on combat de raison, & non pas de parole*

A MESSIEVRS LES DOCTEVR S
DE LA FACVLTÉ DE MEDECINE
A paris. G. C. P.

D.

Vous voulez empescher la Riniere scauant,
Et doctre medecin d'exercer sa science,
Pource qu'il n'a pas pris le tiltre d'arrogance,
Et que par tout, vostre art pas a pas n'est suiuant:
Il a mis sa science & doctrine en avant
Dont il offre monstren l'art & l'experience
Qui vous deust inciter à laisser lapparance
D'un tiltre qui souuent le monde est decepuant:
L'interest est public, Messieurs laissons enuie,
Puisque vous nous laissez en nostre pleine vie
Langur en tant de maux que ne pouuez guerir,
Amoins n'empeschez point celuy qui le peut faire
Et si vous avez peur qu'il nous face mourir
L'experience en luy monstren le contraire.

A M O N SIEVR D E L A RIVIERE
I. B. P.

TV fus assaily seul par une grosse bande
D'hommes scachans tresbien un discours arrenger,
Habitans de ce lieu, ou tu es estranger,
Ourien que ton scauoir n'as qui te recommande:
Chascun d'eux s'employoit d'animosité grande
A descrier ton art, & efforçans te charger
D'ignorance & d'abus; que pouuoit-on iuger?
Sinon que du proces tost porterois l'amende?
Mais ores qu'avec eux en balance estant mis,
Leur Nombre, Antiquité, Bruit, Eloquence, Amis,
Ne peuvent emporter de toy seul la victoire,
Le monde esmerueillé, (de ta science espris)
Blasme tes enuieux, & supprime leur gloire
Pour te donner en l'art d'Esculape le prix.



SOMMAIRE TRAICTE

APOLOGIC SERVANT DE
deffence aux calomnies imposées à Roc
le baillif Sieur de la Riviere Medecin du
Roy Et de monseigneur Duc de Mer-
cœur. Deducant les Principes des choscs
Avec quelques preceptes de medeci-
ne, & la necessité de l'art signé en icelle
qui est cognoistre la vertu de chasque cho-
se par ses propres marques, avec exemple.

L’ proverbe commun veut,
qu’ il est dur se departir d’vn
viel vſage & ne s’en trouue
point qui pl’ ait besoin de-
ſtre ſoubſtenu q’ celuy auquel y a plus
d’ ab’, depeur quela cheute n’ eſoit auſſi
lourde, que la ſuſpoſition eſt grande.

a

La medecine est de la creatio de Dieu
auteur de verite, no seulement pour
curer vne maladie, mais toutes, proue-
nantes de la depravation de l'vne des
substances, qui constituent la matiere
Eccles. 28 des corps. Et pour ce a il dit, Honorez
le medecin pour la necessite.

Reg. 2.
ch. 3. Afa & Ochosias pour l'auoir mise en
mespris, en souffrissent. Hippocrate
Lib. de le-
gic. a dit de son temps, icelle estre tellement
brouillee par ceux qui lexercoient, quel-
le estoit en mespris, tant a cause de leur a-
b^o, que du peuple qui les estimoit me-
decins. Et les dict sembler aux ioueurs
de farces, qui par leurs gestes & habits
representent celuy qui nest point.

Et Galien de son temps les accompa-
re aux volleurs, qui s'avaient prendre la
despouille des marchants, & entreux
s'espargner: & ne differer qu'en ce que
les vns exercent la pratique en la ville,
& les autres aux montagnes.

Au mesme lieu il confesse, que adue-
nant quelcun plus sçauant qu'eux me-
decins, & qui sçait predire l'evenement
des maladies: comme spasmes, flux de
sang, sueur, ou mort ou cōualescence,
ou sçait curer les maladies que les au-
tres ignorent: qu'ils sont incontinent
appellez prestigiateurs.

Hippocrate confesse de soy, encor ^{In epist.}
qu'il eust attaït la vieillesse ^{ad demo-}, n'auoir at-
taït la fin de la medecine. Puis qu'il
confesse n'auoir eu la parfaïte con-
gnoissance, de necessité il en reste à
sçauoir. Asçauoir si celuy qui trouuera
le reste sera blasmable? & si ceste noua-
lité doit estre reietee?

Galien ne fait difficulté se dôner gloi- ^{6. Me-}
re, auoir inuenté plusieurs medicamêts ^{thod.}
incognus, ny encor en l'ysage des hô-
mes auant luy.

Il dit, les medecins ne deuoir disputer ^{i. Meth.}
d'Appolo ny d'Aesculape, mais s'effor- ^{Med.}

a ij

cer d'accroistre la medecine & de tout leur pouuoir la parfaire. De la se peut feurement recueillir, que la parfaissant, il faut trouuer ce qui est ignoré: & le trouuant ne peut qu'il ne soit appellé inuention, & partant nouveauté.

Et comme raison ne se peut celer, icel-luy Galien vſe de ces mots . Si nous <sup>Lib. quod
opt. me-
dic. sit &
phil.</sup> étions vrayement æmulateurs d'hy-pocrate & nous exercions en la ra-tiocination : Rien n'empesche que ne deuinsions non seulement sembla-bles à luy mais encores plus que luy Aprenans de luy ce qu'il a bien eſcrit & trouuant par nostre industrie ce qu'il a obmis.

Duquel est plus loisible tenir & ap-prouuer l'inuention en la medecine, pour la cognoissance & cure des mala-dies ou de Galien, ou de Paracelse, ou d'vn autre? Peut-il estre qu'il ny ayent rien ignoré? vraiment cela peut estre

en celuy qui ne fçait rien du tout.

Galien dit, Dofcoride & Artemido-
re auoir changé & mué les vieilles le-
çons d'Hyppocrate.

lib. de his
que in
med. fiūt.

Neantmoins Dioscoride est tenu
& suiuy comme l'oracle des simpli-
stes, & experimentateurs, qui ne peut
auoir châgé le vouloir d'Hyppocrate,
qu'il n'ait introduit vne noualité : la-
quelle ce pendant est receue . Que se
peut recueillir de là? sinon que l'inten-
tion d'Hyppocrate est estourdie?

Vigo atteste de soy , auoir curé vne
carrotite en Iule second pontife Ro-
main, apres que tous les remedes qu'ō
auoit peu trouuer ny eurent serui, ains
le mal croissant de iour en heure ,
au veu de tous, & sentimēt du malade.
Dōt fut constraint cercher nouuelle fa-
çō, nouuelle methode & raison , voire
inusitee de curer, & dont iceluy Pōtife
fut deliuré.

lib. 2.
tradit. cod.
cap. 5.

a iij

Asçauoir fil n'eust eu recours à la noualité de remedes, & non escrits, fil eust curé ce mal, & l'ayant faict est il a reietter?

Lib. 5. ob-
seruat.

Ce doct^e Valeriola (apres Paracel-
se toutesfois) dit estre de son temps
venu en connoissance, que leau de vie
rectifiee est assuré remede aux ulcères
les en lauant: ce qui est vray.

Lib. 4.
en narrat.
medici-
nal.

Iceluy mesme se complaignant: de-
mande. Ou est celuy qui a congnu la
verole ou mal Neapolitain auoir affli-
gé les hommes, au precedent quatre
vings ans, & les diuers symptomes qui
l'ont suiue? Et qui a au precedent ren-
du raison ny trouué, que son remede
fut au vif argent, & decoction du bois
sainct, ou guaiac? Certainemēt (dit-il)
plusieurs genres de remedes sont de
nouveau ven⁹ & de nostre aage en co-
gnoissance, au grād biē & soulagemēt
des hōmes, du tout ignorez aux anciēs.

Celuy qui a senty , & se voit deliuré de la goutte , par l'vsage du magistere des perles , & du coral , peut il pas de bo cœur saluer celle noualité?

Celuy qui s'est veu deliuré de la gruelle d'ot il estoit si malade , qu'il ne pouuoit vriner , par l'vsage de l'huille de mastic & le ius de citró. Et autres de la pierre , par l'vsage de l'eau de cristal , ne sont ils pas tenus à ceste noualité?

Ceux qui se voyent deliurez du mal françois , par l'vsage du magistere de la prime vere , & s'as garder la châbre , doiuet ils crier vengeance sur la nouueauté?

En mesme rang se peuuent trouuer ceux qui par l'vsage de la douceur du vitriol d'Hongrie , se trouuent gueris de ce cruel mal epilepsie.

Autant en puis dire voyre avec assurâce , de l'hydropisie & paralyssie , icelles auoir leurs remedes certains , de la plupart desquels pour l'inuention ie

a iiiij

en deuons l'hommage à Paracelse.

Celuy qui a veu les effacts de la corne de cest animal que noz curieux voyageurs appellent Abada:confessera qu'il n'y a plus de precieux secours contre les poyssons, deffaillances, langueurs, & la petite verolle au prix de ce remede. I'en ay escrit particulierement; il s'en voyt vne entiere au compas d'or ruë S. Iacques chez le curieux Poret apoticaire.

Si cecy est à reietter, il faut en pareil cas, crier sur ceux qui ont apporté la pierre nephretique, qui tenue en la main, faict pisser la grauelle.

Je ne cette point ces passages, par ce que l'experience les iustifie.

Brief ou la medecine est veritable, ou elle ne l'est point: si veritable, ses regles sont certaines. Or est il qu'elle est veritable, pour estre de la creation de Dieu, & que Dieu & la nature ne foient

rien en vain, il sensuit dont qu'elle a
preceptes veritables. Ce que Hypopo-
crate a senti encor' qu'il fust ethnique,
en ce qu'il a dict le medecin philoso-
phe estre semblable à Dieu, Or ne le
peut il estre, qu'il ne suiue verité.

S'il me falloyt rapporter à ce subiect,
tout ce que la nouveauté apporte a
ceste science : il me conuiendroit ter-
miner ma vie sur ce discours encor' n'ē
atteindrois-je la moindre partie. Cō-
bien qu'il n'y ait riē de nouveau soubz
le Ciel, attendu que tout y est, Ainsi
qu'en toute pierre ou tronc de bois,
sont tels portraictz & images qui se
peuuent imaginer, ne reste seulement
que à les elaborer.

Tellement que par nécessité faut cō-
fesser, qu'ignorance seule confesse la
nouveauté. Et comme ignorance est
mere d'admiration, aussi est nouveau-
té, sepulchre d'ignorance.

Il la faut donc embrasser pour dire
avec Platon, estre chose diuine ayder
& secourir les mortels.

Helio-
dore.

Ceste creature ne peut estre cogneue
sans congnoistre son createur : Com-
me a voulu sainct Hyerosme en ces
mots. Sans la congnoissance du crea-
teur, tout hōme est brute ou pecore.

DES PRECEPTES DE LA MEDECINE.

HYPOCRATE a dit, que l'Ex-
periēce & raison sont les deux
Principes de la medecine.

Introd.

Galiē apres luy, diēt y en auoyr trois
asçauoir inuention, constitutiō, & in-
terpretation.

Desquels le premier , a vn ancien
commencement à sçauoir experiance.

Le second subfiste d'experiance, &
raison.

Et le dernier est naturelle speculatio.

Theophraste Paracelse passant plus haut, dit vrayemēt la medecine auoir trois principes & trois colomnes, asçauoir.

Le Ciel & l'air avec leurs sphères tiennent vne moitié, non seulement du corps, mais des maladies. Et la terre & l'eau avec leurs sphères regnent au reste.

Cognoistre le Ciel & la Terre est auoir plaine science de toute la nature humaine.

Autant qu'il y a es choses naturelles, d'ascendens & impressions : autant y a il en eux de corps, qu'il faut separer auāt que pouuoir auoir le remede, que les philosophes ont nommé arcane.

Sur le premier precepte, faut confesser que les corps inferieurs, sōt regis par les superieurs.

Galien recherchant la cause des mutations qui se font aux maladies, dict, que la lune par son mouuement, conionction, quadrature, & oppositiō avec le soleil, faict & apporte, grandes mutatiōs en l'homme. Et qui celle en lieu de trine aspect bon, apporter bōnes mutations, & au contraire. Et non seulement Galien, mais premier & auant luy, Hippocrate en vne infinité de lieux, veut que le medecin cōgnois- se le mouuemēt de l'air & du ciel, pour eviter aux perilleux accidents des maladies, & adioute: le medecin ignorant ces choses, estre semblable à l'aueugle qui cherche le chemin avec son bastō.

Ce cruel mal Epilepsie est appelle maladie lunaire, à cause qu'il accompagne infalliblement, ceux qui naissent durant la conionction de la lune & du soleil. Ceste force & influēce ignoree, a rendu le mal, incurable par la prati-

Lib. de vi-
& rat.

De aer. ac

loc. de car-
nib.

Hyp.
Haly in
prolog.

esse egrit.
secundū
lunam.

que cōmune. Il laisse Aristote, Ptolomee, Auicene, Rhafes, Albumazar, Trismegiste, Siluius, Valeriola, Cardan, Fernel Andernac & le reste des autres, qui tous confessent & ont cogneu, les corps inferieurs estre regis par les superieurs, pour venir à l'elucidation de ce premier Precepte.

Il est certain que le corps constitué, est dominé par les quatre meres matrices ou elements, mais l'un plus & l'autre moins.

Le Ciel avec sa sphere, donne au corps le mouvement. Et l'air avec la sienne, distribue le sentiment qui fait vne moitié du corps.

La terre donne la matière, & l'eau le nourrissemēt. Les particularitez de laquelle distribution, sont de longue deduction, & qui aussi sont employées autre part.

Et pour la distribution des maladies.

Le ciel y apporte par inflammation la peste, pleuresie, & les autres maladies contagieuses.

Et l'air de sa part les fieures.

L'eau y plante les maladies, qui promptement effacent le nourrissement & les sens cōme Apoplexie, Paralysie, Epilepsie & leurs semblables.

Et la terre pour derniere, y seme tout le reste des maladies, ou se fait solution de continuité. C'est le sommaire de ce premier Precepte, duquel s'en engendrent cent autres, qui attendent lumiere pour le bien de tous.

Sur le second precepte, Qui veut que congnoistre le ciel & la terre, est a- uoir plaine sciéce de la nature humai- ne. Je dis qu'apres auoir cognu le pre- mier en ses parties, il faut aussi cognoi- stre le mouuemēt du ciel & de l'air en l'homme: & le siege des sphères des corps superieurs en iceluy: comme ic l'ay cité

soubz l'vn de mes aphorismes. Et par le mouuement de l'artere, qui est la vraie, eclyptique du Zodiace en l'homme, remarquer le corps vitié en luy, & sa cheute ou releuement. Grande partie duquel se represente en ce que nous appellons Crise, ou iugement: Qui est ceste mutation qu'on s'attend voir au quatriesme iour d'vne maladie, pour estre indicatif du septieme, & luy, de l'vnziesme, & ainsi dureste. Et cestemutation par le ciel faicte en la terre, exactement cognue: le sage se y oppose: non autrement que ostant ou reparat la matiere de la terre, en laquelle le ciel agit, ou lors ne trouuant subiect, son action tourne en Ecclypse.

Cecy merite vn liure entier. Je suppose toutesfois qu'il est cognu de tous, mais ils n'en disent rien.

Neantmoins ie desire faire entendre la cheute d'innombrable multitu-

de d'hommes venir pour ne sçauoir que le nom ou mot de Crise seulement, & non la cause de l'effect.

Que plusieurs d'oc dressent les oreilles, & remarquét la terre coururir leurs erreurs, voicy comment.

Il est certain que noz corps sont meuz, & enflammez par les superieurs & autrement ne souffriroient. Car en l'ordre de la distributiō, le corps lunai re en sa sphere apporte la mutation de temps en téps, quise fait en tous corps sans exception par les points du zodiac. Exemple.

Aduenant quelcun pris de mal critic la lune estant au premier point d' Aries, infalliblement au quatriesme iour suiuant, à compter de l'heure du mal elle se trouuera en point repugnat en propriété à celuy ou elle estoit au téps de la venue du mal. Et lors se fait la crise par vomissement, flux de sang, de ven-

de ventre , ou sueur : & en ce iour est
deffendu ne faire effort en la nature
soit par seignee , medicament solu-
tif ou sueur , de peur que la nature
se voulant descharger par la sueur ne
soit forcee par autre emunctoire. Et
pour ceste raison l'euacuation s'exer-
ce au troisieme , ou cinquiesme iour
du commencement du mal . Nul ne
peut nier qu'ainsi ne soit .

Mais voicy le mal que souuent ad-
uient voire le plus qu'attendants la
Crise au quatriesme iour à cause du
mouuement susdit il aduient que la
Lune auace son cours & se trouue des
le troisieme iour au point qui fait &
cause la Crise. Et sans y prendregarde
le medecin qui veut coter ses heures,
se haste , & conte seulement le qua-
triesme iour, pour sa Crise, & sans au-
tre ceremonie , comme hardy , fait
seigner ou purger & par ce moyen

b

Lib. de
flatib.

enuoye le malade se chercher au liure de vie. Et ou la lune se rend vagante ou retrograde , elle n'est à ce point que iusques au cinquiesme iour , auquel en aduient autant. Voila pour quoy Hyppocrate veut , le Medecin n'auoir que peu de malades , & larguir avec eux: Ausquels , comme dit Paracelse , il est crée pere & non docteur. Cest , pour briefueté , ce qui est de ce second precepte : Lequel avec le premier emporte la cognoissance de ces deux colônes de medecine , asçauoir Philosophie & Astronomie: Aussi diuisé pour son intelligence en cent preceptions.

Reste le troisiësme qui est . Autant qu'il y a aux choses naturelles dascendents & impressions , autant y a il de corps qu'il faut separer auat que pouoir auoir le remede.

Nul ne peut nier , que par les deux

premiers preceptes ne soit cognu, la Philosophie estre cognoscience des corps & sphères entieres, de la terre & l'eau, & de tout ce qu'ils produisent. Et aussi que rien ne croist en eux, qui n'y soit semé du ciel.

Ny qu'Astronomic ne soit, connoistre les mouuements de l'air & du ciel, & tels qu'ils sont, les remarquer en l'homme, pour euiter aux perilleux accidēts des maladies. Et qu'iceux quatre elemēts, cōme l'esprit de la premiere matiere, ne facēt le grād monde, qui est la matrice du petit aſcavoir l'homme. Ainsi faut de necessité en icelles quatre meres, rechercher les remedes aux maladies qui sont chascune de leur production, & s'appellēt elementaires : comme, l'Epilepsie est maladie venant de l'element de l'eau, il faut aussi en cest Element trouuer le remede, qui en pareil

b ij

sappelle elementaire: comme au vitriol dulcifié, en la verdeur de l'emaerde, & autres (que ie laisse pour n'auoir ce subiect entrepris) & ainsi des trois autres.

Et neantmoins aux maladies venantes d'eux, & qui sont metalliques, le remede ne se trouue qu'en la nature des metaux.

Et premier que passer outre, ie demanderay sil n'est pas vray, que nul ne peut donner que ce qu'il a. Le ciel comme continent est pere seminanteur, & la terre mere, qui reçoit la semence: lesquels quatre ensemble, & diuisement produisent toutes choses avec toute qualité, & à eux semblables. Exemple, la terre produit entre ses plâtes, de chaudes iusques au quatriesme degré, comme l'ail, la persil, la ciboule &c. & de froides iusques au mesme point, comme la Ciguë, le Pauot, & autres.

Et de ses animaux en froideur iusques au quart, comme la Salamandre le gliron & autres. Et de chauts comme l'Autruche &c. & entre ses oyseaux, en chaleur le coq, la caille, le passereau &c. & autres excedants en froideur comme l'oye &c.

L'eau en faict autant en ses poisssons & pierrieries.

L'air en sa mamme & autres. Et le Ciel en ses impressions & influxions.

Et en icelles productiōs sans exception, se trouue remedes aux maladies qui ne se peut auoir, qu'en separant les substances diuisement, qui autrement n'apportent que confusio[n]: comme pour exéple, ce qui est en la plante de propriété laxatifue est la substance salee, laquelle se disfoult en eau, lorsqu'elle est infusée ou bouillye, cōme est la nature de tous les selz. Car le sel des plātes ne mon-

b iij

te i amais en les destillant : c'est pour-
quoy il ne se trouue point d'eau di-
stillee laxatiue : qui ne la veut com-
poser.

Or est il impossible le separer,
que ce ne soynt par le benefice du feu
non plus que l'eau de la plante ou son
huile . Et tant plus que les choses
sont molles , tant plus aysees sont
leurs substancies , à separer : & aux
plus dures est requis autre artifice
& plus penible . Comme en la se-
paration qui se fait par infusion ou
ebullition, il faut ce faire par le feu,
& en la separatio de l'huile des plan-
tes, boy's & semence, cela se fait en di-
uerses façons , & diuers vaisseaux , &
par diuers degréz de feu: les mede-
cins ordonnent l'or en fueille, le spo-
dium (qui est ce qui s'en volle cōme
cendre aux fournaises ou se fond l'ai-
rain, & ce que noz Quiproquistes

prehnent pour yuoire ou quelque os
bruslé), l'airain bruslé, la Ceruse, la
thutie, le Tartre, l'eau de vie, l'huille
d'œufs, l'huille sainct, le sel de vipere
& assez d'autres qui ne se peuuet auoir
que par artifice de feu, ou il faut pour
ce faire varieté de vaisseaux, instru-
ments & conduitte pour les degrez
de chaleur. Parce moyen nous som-
mes appris separer toutes substances
les vnes d'avec les autres, & sans le-
quel moyen il est impossible auoir le
remede desiré. Ceste science est ap-
pellee Alchimie par Auicenne en son
traité intitulé almahad, & de la diui-
sion des sciences : bien prouuee par
Arnoult de ville neufue qui atteste
auoir par le moyen de l'essence d'or
guery en trois iours Henry Duc de
verōne malade de lepre. Et par le mes-
me remede auoir deliuré de peste In-
nocent Pape, autrement incurable.

b iiiij

De ce temps par laudis de plusieurs
 doctes, Nous appellons ceste science
 Spageirie du mot Spao, qui signifie se-
 parer ou tirer & de ageirin, assébler. Le
 docte Andernac premier de ce temps,
 extraict ses remedes excelléts par ceste
 voye. Veckerus en son antidotaire si
 heureusement receu en faiet de mesme.
 Je ne diray point de Rhafis, Haly,
 Dioscoride, Valescus, de Tharata, Pe-
 trus Aponensis, Fernel, Abuhalil, Adā
 Abodestim, & de plusieurs autres me-
 decins: ny des Philosophes cōme Tris-
 megeste, Geber Abenhaen, Aristote,
 Alexādre Roy de Macedoine, Suidas,
 Raimond Lulle, Pline, Roger Bacco,
 Io. Picus Mirandula, Daftinus, qu'ils
 ont sceu & pris ceste science, & que
 par elle l'ombre de leurs noms nous
 fait rougir d'honte.

Qui tous ont recogneu impossible
 separer ceste sciēce du corps de la me-

decine qui autrement demeure man-
que : C'est à proprement parler celle
des apoticaires appellee pharmacie
c'est adire venenosité, cōme qui vou-
droit dire, corriger la malice du medi-
cament.

Pour cest article ie laisse à tous à pē-
fer sil est possible desmembrer ceste
science du corps de la medecine , at-
tendu que l'exercice des deux premie-
res asçauoir Philosophie & Astrono-
mie, n'est que cognoissance qui n'appa-
roist sur sa forme qu'en language, &
& ceste cy est l'operation.

Pour fin de ce chapirte : messieurs
de la faculté ordonnent sans cesse les
essences des plantes tirees selon cest
art qu'ils peuuent trouuer.

SOMMAIRE DES PRINCIPES DE LA CHOSE.

A la premiere & plus admirabele puissance du Dieu eternel est pouuoir tout, & tout creer de rien. Ayant en soy lesprit de la premiere matiere , il se diuisa en quatre ausquels fut donne produire chasque chose avec toute qualite, & semblable a eux: & pour ceste occasion ont ils esté appellez Matrices, Meres , & Elements. Matrices pour ce qu'ils sement & conçoivent : Meres, parce qu'ils donnent le suc ou le laict . Elements parce que de peu ils produisent la matiere de tous corps, & sont eux mesmes sepulchres de leurs productions , qui sont corps constituez de matiere , en laquelle iceux Eleméts agissent par qualitez, donnants aux vns chaleur fuiuie de

siccité, & aux autres froideur inseparable d'humidité. En icelle matière ne se trouve que trois seules substances qui la constituent : l'une des quelles donne le nourrissement, autre accroissement, & la tierce cogelle & retient le tout ensemble. Celle qui donne le nourrissement est l'humide, & celle qui prestre, l'accroissement est la graisse soufre huille ou raisine : & ce qui fait la congeillation est la substance salée. La séparation desquelles se fait en ceste sorte.

La partie en la matière qui se peut enflammer, est ce qui se peut brûler, mais séparé, est huille, soufre, graisse, ou raisine : & outre cela rien ne s'enflame.

Et ce qui s'exhale comme en fumée est eau, ou humide.

Et lesquelles deux séparées reste les cendres ou chaux qui est le sel

comme il se voit que de toute chose se peut faire cendre, & de toute cendre, lessive, & de toute lessive sel qui est la partie coagulant avec soy les deux autres pour constituer la matiere, laquelle autrement est tartre.

Lib. de
vet. med.

Lib. de
genit.

Cest ce qui par Hyppocrate a esté appellée en l'homme amer, doux, & salé, ou acide salé & humide. L'un desquels açauroir l'humide comme pl^e apparét, il a diuisé en quatre parties, qu'il appelle sang, bile, eau & melancholie : qui n'est que la tierce partie de ce qui constitue la matiere, & qui aussi d'one a cognoistre les maladies venantes de sa depravation. Mais les deux autres teuës ou delaissees ont fait ensuoir la cognoissance des maladies qui sont de leur essence: occasion qu'elles sont tenues pour incurables si elles ne se terminent par nature. Ces trois substances

sont demonstratives, & par consequent se peuvent Anatomiser: mais les quatre humeurs non.

Cecy a fait dire à ce docte Fernel les siebures se curer plus souuent par nature que par les remedes, parce que la cause en est ignoree.

Et par n'auoir constitué la matiere des corps que de l'vne de ses substances, & auoir ou negligé, ignoré, ou mesprisé les deux autres, & aussi que rien n'est qui n'ait cause, est demeuré liberté à chascu fouiller imaginatiuement parmy les corps pour les trouuer. Ce qui s'apperçoit euidemment en ce que, consultant vne maladie à cinq ou six medecins, chascun en son estude se promet sçauoir la cause qu'ils diront diuersement, & ordonneront aussi chascun selon sa conception: mesmes estant ensemble ne s'accordent pas. Argu-

mēt suffisēt pour prouuer le deffaut,
car ou la chose est, ou elle nest pas.
Delà voit on la medecine (qui a re-
gles, causes de maladies, & remedes
Fernel. li. 2. de sim-
pt. cap. 8. certains) estre tombee si miserable
que d'auoir esté par ses mesmes sup-
posts appellee opinable (ou subiecte
à opinion) & conjecturalle, & la ve-
rite d'icelle n'apparoistre que par
subtils arguments. Et aussi qu'ellet est
incertaine.

Hippocrate de son temps a bien
sceu dire que par probables & sub-
tilles fictions en medecine bien
souuent sen ensuient de grandes &
lourdes chuttes. Delà est venu cest
aphorisme *vult decipi mundus, deci-
piatur.*

z. Meth.
medend. Aussi a voulu Gal. qu'ō ne dispu-
taſt ny d'Appollo ny eſculape, mais
qu'ō ſefforçast accroistrela doctrine.

Lib. pra-
cept. Iceluy Gal. reprend Hippocrate

d'auoir dit la medecine cōiecturale.
& que tant sen faut qu'elle soit telle <sup>Com. 1.
aph.</sup>
ny opinable , que au contraire ell' <sup>2. de cōp.
me. sc-
cund lo-
ca.</sup>
est scientifique.

Et parce que i'ay deduict autre part
les causes du nourrissement en l'or-
dre des digestions , des principes de
tous corps, des maladies en la depra-
uation des trois substances en gene-
ral & particulier, les remedes ou ele-
mentaires, ou metalliques , qui avec
ce que dessus monstre au doit & a
suffire la medecine estre demonstra-
tiue & non coniecturalle ie n'allon-
geray ce chapitre: seulement diray
qu'auoir pense la medecine conie-
cturale a rendu tout le monde me-
decin.

QVE C'EST QV'ART SI-
GNE, ET DÈ LA NECESSITE
DE LA COGNOISSANCE
en la medecine.

L'Arc du ciel appellé Iris pour sa varieté de couleur fut donné à Noé pour signe que le deluge estoit passé, & que les siecles ne finiroient plus par luy, mais par sa variété couleur qu'il finiroit par feu. Il n'auoit apparu au precedent, & cependant sa presence nous est coustumiere.

Le ciel en son entier monstre sur sa brune ce qu'il veut apporter le iour suivant,

Lalune apparoissant palle au soir, monstre la pluye au lendemain, se monstrant blanche annonce sérénité.

Et rouge presage les vêts prochains.

La se-

La semence des maladies en l'homme luy faict sentir la mutation des temps.

Les seditions, guerres mutations de regnes, & autres telles choses qui ne portent signe que par leur presence, sont annocces par cometes & autres signes, pour signe de la volonté de Souuerain.

L'vsage a mis en prouerbe commun qu'il se faut garder de l'homme marqué ou signé.

Il est certain que les hommestenants de l'element du ciel sont cognus par la volupté.

Les Aeriens par multiplicité de language.

Les Terrestres par abondance de ris ou riee.

Et les aquatiques par le plaisir qu'ils prennent aux eaux.

Toutes sortes d'animaux se font

c

cognoistre ou doux, ou furieux, ou hardis ou timides, ou diligents ou paresseux, ou humains ou au contraire.

L'animal qui a la bouche grande, les dents aigues, l'oreille petite est signe de nature cruelle.

Celuy qui a l'oreille grande & le ventre mol porte signe de timidité.

Entre les oyseaux ceux qui sont au bec crochu est signe certain de rapacité.

Signe certain de sterilité en l'homme est n'auoir point de barbe & la voix deliée.

Signe de corruptiō de sang est auoir le nez de couleur violette.

La leure de dessoubs fendue, monstre siccité de foye & serosité au sang: & les dents menues & clair plantées sont signe de briefue vie.

Les quatre lignes principales en la main, sçauoir du cœur, du cerveau des

reins, & de la rate, longues & non rompues sont signe certain de santé & longue vie, & au contraire,

Ceux ausquels le poil blanchist auant le temps est tesmoin assuré de quelque indisposition de cerveau.

Ce sont exemples que i'ay par briqueté representez pour tesmoin familier qu'il n'y a rien sans signes démonstratifs de la propriété du subiect. Et tels qu'ils sont aux hommes, non seulement aux maladies, mais aux compléctions, ainsi sont ils aux animaux metaux, pierres & tous vegetaux. Sy que le bon Physiognome fçait representer les vertus de chasque chose soit pour le bien ou le mal de l'homme.

Et afin que celuy qui ne se veut contenter de raison prenne l'experience en payemént, faisons inuentaire de l'vnne des plantes qui nous est depuis peu de temps familicre, & les vertus de la-

c ii

quelle avec son nom sont encor' en-
seuelies avec beaucoup d'autres . Cō-
bié que à cause de la forme de sa fleur,
& qu'elle semble fincliner a la pre-
miere quarte du ciel , qui est depuis
l'Orient iusques au Midy , elle ait esté
appelée herbe du soleil .

Ceste premiere apprehension (peut
estre de l'odeur seulement de la doctri-
ne) qui a faict appeller en nostre Fran-
ce ceste plâtre herbe du soleil , est vray-
mēt sentir sa matrice: en ce qu'elle sem-
ble comme dit est regarder à suiure le
soleil leuant iusques à Midy . Et est
chose belle , qu'elle se retrouue le len-
demain au matin regardant le soleil
leuant . Sa fleur represente vne ron-
deur concave de variante couleur , &
sur les bords garnie de pappillottes
en couleur iaulne doré: en sa forme re-
presentant la figure du soleil , qui l'a
faict iuger luy appartenir , & quelle est

du premier rang des plâtes a luy soub-
mises, & a la premiere face de Aries
maison du soleil, & dominee par l'ele-
mêt de l'air. La diuision septenaire qui
est en elle, & son Eccliptique demô-
stratif des parties de la sphere & re-
gion du soleil en l'homme, sont les
signes certains qu'elle est pour secours
aux cardiaques passions, palpitation
ou battement de cœur, preseruation
de ses parties representées en elle. Son
sel est remede certain a l'infection du
visage qui prouient de l'impurité du
sang arteriel, son eau à la serosité d'i-
celuy, & son huille a l'Analepsie se-
conde espece de Epilepsie (combien
qu'il soit de l'elemêt de l'eau) voire elle
pallie la lepre si qu'elle n'apparoistra.

Ce sont partie des effaëts des trois,
substances de ceste plante, que ie pre-
sente pour exemple aux desirieux de
doctrine, le plaisir est envoir la forme.

c iij

Ce rapport ainsi fait des parties de
ceste creature solaire aux parties solai-
res de l'homme s'appelle Anatomie
ou diuision essentielle, qui se fait de
tous les vegetaux sans exception par-
ce mesme ordre. Et ce quim empesche
de la particulariser d'avantage tant en
sa racine, tronc, branches, mouelle,
fucilles, fleur, que semence, est que i'en
escri liure entier Dieu le voulant où il
sera employé en tant que doit pour
l'intelligence de ceste doctrine, & suf-
fira en prédre vn exemple pour le pre-
sent, afin que chascun cognoisse que
c'est la science par laquelle nous con-
gnoissons la vertu des choses: & sans
laquelle il est impossible réd're raison
de l'effaict d'vn remede. Car c'est vn
methode assuré comme il faut co-
gnoistre les plâtes & toute autre cho-
se, qui autrement nous seruent com-
me le iour aux aueugles. Aussi tout ce

qui se fait en la medecine hors ceste
science est Empirie.

La preuve de ce que dessus est l'ex-
perience.

N'ayons donc point de honte pui-
ser en ce vaisseau de raison qui n'est
nouveau qu'aux apprenants . Et que
(pour le moins) la France remporte
l'honneur auoir produict lvn des pre-
miers restaurateurs d'icelle doctrine
fille de la diuinité. Que si ce subiect re-
queroit d'avantage , ie l'amplifierois,
mais le langage qui n'instruict n'est
que vent. c iiiij



RESPONCE AVX ALLEGATIONS, (E non aux iniures) portees en
vn certain escrit sans nom adressé contre
moy à Messeigneurs de la Court.

Il a esté traicté par vn iniurieux couard certain libelle
côtre moy: Pour auquel res-
pondre (laissant les inuecti-
ves) ie diray, qu'en la premiere page il
m'appelle Empirique. Il ne luy sou-
uenoit point que Hypocrate veut la
practique de la medecine preceder la
theorique.

Lib. præ-
cognit.
Fol. 1.
Li. de hu-
mor.
com. 1.

Gal. dit Hypocrate sembler auoir
cognu plusieurs choses plus par expe-
rience que par raison.

Lib. de ar-
ticulæ. 7.

Et en vn autre lieu il dit que l'experi-
mētateur estoit ccluy qui le plus estoit
versé en la medecine, & qui n'éploioit
son esprit autre part. Aussi que Hyp-
ocrate estoit appellé experimen-
teur.

Le quitte ceste responce pour satif-
faire a ce qu'il a allegué page 2. Auoir „
apris de Eraste beaucoup de choses „
contre Paracelse, mesmes de supersti-
tieuses demesurément. Et diray seule-
ment, que iceluy Eraste est prouué en-
nemi de la discipline ecclesiastique, &
aussi sçait on sa reputation & origine
que ie laisse, & pour se rendre iuge cō-
petent des œuures de Paracelse, il a dit
a la fin de ses inuestigations, que ors que
Paracelse dist verité, si ne levoudroit il
coire.

Il s'attache a ce que i'ay dit, Les mala-
dies se curer par leurs semblables.

Hippocrate Empereur en la mede-
cine, suiui par Gal. Roy en icelle, &
Auicène comme Prince, a dit Les ma-
ladies estre causées ou faictes par leurs
semblables, & guaries par leurs sébla-
bles mesme, y subioignant plusieurs
exemples.

Li. de loc.
in homi.

En la 4. page il s'escrie sur ce que i'ay dit ainsi cōme l'or est repurgé par l'antimoine que nostre corps le peut estre aussi, & dit que ce sōt venims & les metaux aussi. Qu'il se souuienne Dioscoride auoir dit estre aux asthmatiques vne bonne purgation faiēte de l'Antimoine, rougi (qu'il appelle stibium) avec sel, selon la dose qu'il escrit & reduitte en pillules. Il est escrit aux Pandectes la propriété de l'āntimoine profiter à l'Epilepsie, & aux grosses humeurs.

lib. 4. cap.
136.Serap.
auēt. Gal.
523.

Et apres dit que les vieillards qui en usent ont la vie saine pource qu'il conforte les nerfs.

lib. 1. cap.
12.

Valescus de taranta autrement Philonium, dit la pouldre de oppopyre, de castoreum, & antimoine pris, curer l'Epilepsie.

lib. 2. c. 16.

Petrus Bayrius (*veni mecum* des medecins) dit l'antimoine pris avec le castoreum en vne oublie trempée au vin

estre remede au mal caduc.

Je pense auoir satisfaict cy deuāt à ce
qu'il a dit l'Alchimie n'estre de la me-
decine; parce ie m'arresteray luy prou
uer de l'auctorité de Hortmanus me-
decin, que Galié auoit ceste science, &
se y delectoit grandement.

Syphorianus Campegius le testifie
en son liure de la vie de Galié & pour-
tant ie me passe du plus.

Il a dit en 11. page de l'auctorité des
docteurs medecins, les metaux ne s'ad-
ministrer iamais en l'interieur, & qu'ils
sont pernicieux.

Il ne luy souuenoit pas qu'Hyp. co-
seille l'usage de la rouillure avec miel.

N'y que Dioscoride eust conseillé
boire du verd de gris qui est la rouille
d'airain) avec Hydromel.

Et en autre lieu assurer que la fleur
d'airain au pois de quatre oboles, beu
purge les quatre humeurs,

Il a oublié qu'il Dioscoride dit de la rouille de fer rougie (que nous appelons saffren de fer) beu, auoir tant de vertus comme il escrit, & mesme faire engraisser les hommes maigres.

N'est-il pas cognu que les medecins ordonnent ordinairement, les compositions qu'ils appellent conditscor diaux, estre couverts d'or en fucille, & dorer aussi les pillules ? Brief il me commandroit vn liure entier qui voudroit recueillir ce qui en est escrit le par collège mesme de la faculté, que ic reuere & honore.

r. Meth.
med. I. de
diab. de-
cret.

Et pour tout le reste de son discours plus calomnieux que autrement, Ie luy laisse a iuger si Gal. a mal dit l'experience & raison estre les instrumēts de l'inuentiō, & qui sont iuges de tout ce qui se peut dire & discourir en la medecine.

Combien que ic ne puis passer sous

silence ce qu'il a dit, que si ie pouuois
dissouldre vne miette d'or &c. qu'il
passeroit condānation. Sil auoit vou-
lu confesser que le veau d'or fut ietté
en pouldre dans le iourdain, & faiet
boire aux enfans Disraël, il ne seroit
(peut estre) pas si lōguemēt en siebure.
Ou bien sil auoit veu que par l'odeur
du plōb fondu, on peut mettre en vn
moment l'or en pouldre voire impal-
pable, ou bien avec le sel dulcifié de la
rane, ou bien avec la seconde teste de
l'Hydre des anciens, qui ne le permet
iamais se rassembler. Ie ne fay difficul-
té d'ainsi parler sçachant bien que ce-
ste responce luy est vne leçon. Tou-
tesfois ie m'esbats d'ainsi parler, veu
qu'il n'est croyable, estre sorti d'vn do-
cteur telles affirmatiōs: ains croy estre
de quelque escollier intrāt, qui a vou-
lu mettre le feu au téple de Diane: at-
tendu l'affirmation qu'il faiet a tous,

que ie n'ay leu Hypp. ny Gal. ou bié il
faut qu'il ne les ait iamais fucilletez,
veu que le cōtrarie de son allegué, ap-
paroist en leur auctorité. Et ne s'est ap-
perçu du vouloir d'Hyp. que l'opiniō
en la medecine se termine en crime.

Il se plaint que i'ay vsé en mes apho-
rif. & ailleurs de mots qui ne furēt onc
entēdus en langue qui se cognoisse. Ie
l'ay faict pour ion grād bié, t'il y veut
péser, attendu que c'est ce que i'ay peu
descouurir du vouloir de Paracelse, qui
s'y est serui à la mesme façō q dit Gal.
d'Archigene, duquel il se plaignoit en
auoir mis plusieurs en vsage, desq̄ls icc
luy Gal. n'auoit peu trouuer la significa-
tiō, cōfessat bié toutesfois chasque do-
trine desirer ses propres mots. Et qui
est bien plus, dit estre licite pouuoir
muer & changer les nōs, pour veu que
la chose demeure. Et dit encor' pl^o ou-
tre, que le mieux & plus souuet les nōs
des choses sont cōfondus entre les me-

decins. Cest autheur sans nō se deuoit contéter de celà, & de prédre en payement vn eternel abus qui se cōmet sous ce mot hirc^o, qui signifie bouc en noſtre lāgue, le ſang duquel ils tiēnēt rōpre la pierre aux reins, ſans feſtre aperçeus q̄ le ſeul mot les a trōpez, attendu qu'ils deuoient prédre le ſang d'un petit conil (qui ſe nourriſt, fo⁹ les coffres) appellez d'Inde & qui ſe vēd en la Court du Palais nōmē Yrcus ſāſh. le ſang duquel fait ce q̄ ils ont cerché au bouc, lequel par ſa ſeul le puāteur fait mourir: vraymēt ou ils ont tort, ouit me trōpe.

Je ne voudrois pour riē accorder avec Gal. qui dit le vulgaire des medecins à la ſemblāce des tyrāſ cōmāder aux hōmes. ny encor' moīs de ce qu'il dit, que les medecins qui ſōt dialecficiēs, Rhetoriciēs, & grāmairiēs ſeullement & le plus, repreſentent l'afne qui ſe veut eſiouir de la lire. Mais ie diray avec Hyp. qui (apres auoir fait lōgs diſcourſ ſur la

2. mett
med.
1. Dec
cret. di
claf. 4

lib. de
aquis
loc. fo
III.

difference des regions , & la grande difficulté qu'il y a pour en avoir connoissance) dit l'Asie differer beaucoup de l'Europe , & elle de l'Afrique en la nature de tout ce que produit la terre, mais principalement des hommes. De la sensuit vne chascune regiō deuoir auoir son propre medecin, vrayment nay pour sa patrie : aux habitants de laquelle le plus souuēt l'aduis de l'estranger apporte confusion. Cecy a fait que la Grece a eu ses medecins grecs, l'Arabie les siés, & ainsi des autres: & qui tous ont escrit en leurs lrngues.

I'ay protesté a Dieu (duquel ic tiens ame, sens, vie, & connoissance) & a sa iustice, que ic suis medecin françois, plain de bon vouloir de faire reluire la medecine à mon pouuoir, non pas pour la Frāce seulemēt, maistant que l'estranger en mandie du François,

com-

comme le François a de coustume faire de la langue estrangere.

Et pour cōclurre, puis que la fin de la medecine est guerir, & que pour ce est le medecin vne petite nature, comme l'homme petit monde, & la guerison, experiece, qui ne se cognoist que par l'effaict, venons hardiment aux mains. Car la goutte, qui ne peut estre que de deux causes l'vne, ou de cōgela-
tion dissoulte, ou de dissolution con-
gelée, se peut guerir.

L'epilepsie qui est yne deprauation de la substance humide subtiliée, se peut curer par incraffant. Et aussi des autres qui meritent vn liure entier.

Protestat derechef, qu'il ne m'entra onc en la volonté m'elongner de la societé scholaistique, encor moins y apporter tumulte ou confusion, mais bien esclaircir à mon pouuoir la grandeur & certitude de la medecine: & a

d

ceste fin auoir recherché les secrets de nature, & en iceux trouué remediabes les maladies qui par leur denomina-
tion seulement, se disent incurables:
ou en grād nombre Dieu a beni mon
labeur: ie le pry continuer ceste bene-
diction & sur les malades & sur moy.

Il ne ma esté possible retenir sans dire , qu'entre les sens de l'homme la vuë comme premier , & plus pre-
tieux est colloque au plus haut, ayant disposé son subiect capable de tou-
tes couleurs , & comme n'en ayant point, afin qu'il puisse de toutes indif-
feremment iuger. Ainsi doit estre le iugement de l'homme , pour faire que l'abus authorisé ne putrefie le siecle.

F I N.